

CONTRAINTES HISTORIQUES ET ONCHOCERCOSE : UNE EXPLICATION DES FAITS DE PEUPEMENT DANS LA SOUS-PRÉFECTURE DE GARANGO, NORD PAYS BISSA - HAUTE-VOLTA

par Jean-Paul Lahuec

Géographe, ORSTOM

Ce texte présente les principaux résultats d'une recherche, effectuée en 1974-1975 dans la sous-préfecture de Garango (nord du pays Bissa - Haute-Volta), consacrée à l'explication des contrastes brutaux de densité entre l'aire habitée surpeuplée et les vallées inhabitées. (1)

C'est à cette époque que se situent les premières implantations de colons agricoles encadrés dans la vallée de la Volta Blanche sous l'égide de l'A. V. V. (Autorité pour l'aménagement des Vallées des Volta). Parallèlement se poursuit la mise au point d'un vaste programme d'éradication de l'onchocercose mené à l'échelle inter-États.

Ces projets sont sous-tendus par des motivations économiques et sociales. La Haute-Volta vient de connaître plusieurs années successives de sécheresse qui ont entraîné le recours à l'aide alimentaire internationale, et pas seulement pour la zone sahélienne. Les migrations de travailleurs en direction de la Côte-d'Ivoire s'accélérent et tendent vers des absences de longue durée de familles entières. Dans le même temps, des mouvements spontanés de départ de paysans Mossi vers l'ouest et le sud-ouest voltaïque prennent une ampleur inégalée.

Dans ce contexte, le peuplement encadré des vallées des Volta prend une très grande signification économique, sociale et politique. Un mieux-être est promis aux populations grâce au contrôle de l'onchocercose, même si à l'origine, l'implantation des premiers colons est réalisée avant toute opération d'éradication du vecteur.

La colonisation encadrée des vallées est présentée comme une réoccupation de terres ancestrales autrefois habitées et qui ont dû être abandonnées pour des raisons d'insalubrité. En réalité, à cette date, aucune réponse globale n'a été fournie au problème de la juxtaposition des couloirs inhabités engendrés par les rivières et des interfluvés suroccupés du nord du pays Bissa ou du plateau Mossi.

Pour les médecins et entomologistes, l'insalubrité des vallées — plus particulièrement l'onchocercose dans le pays Bissa (4) — est le principal responsable de l'abandon des vallées. Toute communauté qui s'y installe est victime de l'onchocercose, maladie filarienne dont le vecteur est une mouche (complexe *Simulium damnosum*). La manifestation ultime de la maladie est la cécité, mais d'autres conséquences secondaires et l'action d'associations pathologiques surajoutées détruisent les capacités de production — par élimination des actifs — et contraignent les habitants des villages les plus touchés au déguerpissement.

A cette époque, une seule étude à caractère géographique, a été publiée sur le sujet en Haute-Volta (3). Cette étude, sans nier les causes sanitaires, accorde à un facteur psychologique, « la peur de la brousse », le rôle principal dans l'échec du peuplement des vallées dans le canton de Nobéré (sud pays Mossi - Volta Rouge).

Pour notre part, nous avons voulu savoir si les vallées avaient été réellement peuplées autrefois et approfondir en cela les aspects historiques des travaux de ROLLAND et BALAY (4). En hypothèse de travail, nous nous sommes demandés si le peuplement actuel de la sous-préfecture de Garango

n'était pas à porter au compte d'un glissement ou transfert d'un habitat ancien de vallées vers des interfluves plus sains.

La méthodologie utilisée est celle du recueil des traditions orales des lignages composant le plus petit groupe de résidence : le quartier. Pour la période coloniale, les enquêtes de terrain ont été complétées par la consultation des archives administratives (Tenkodogo-Abidjan).

Au total, les principaux résultats de ces enquêtes démontrent l'absence de peuplement précolonial des vallées, la tentative de peuplement des marges née du refus des contraintes coloniales et le rôle de l'onchocercose dans l'échec de cette tentative.

I. — L'ABSENCE D'UN PEUPEMENT PRÉCOLONIAL DES VALLÉES

On ne trouve nulle part, dans les témoignages historiques, la preuve d'une occupation humaine des vallées avant que ne s'ouvre la période coloniale (1896).

Pluralité des provenances, importance des souches Mossi assimilées à la culture Bissa, très grande ancienneté des implantations, absence de relation globale entre habitat ancien des vallées et habitat actuel, tels sont les aspects majeurs de l'analyse des traditions orales.

La sous-préfecture de Garango semble avoir été un véritable « bassin de réception » dans lequel se sont déversés de multiples courants migratoires venus de tous les horizons. Ceux du sud (Ghana-Togo-Lere) occupent une place prépondérante dans l'ouest et l'est de la zone étudiée. Ailleurs, on les retrouve plus dispersés, accolés à ceux provenant de l'ouest, du nord et de l'est. Il faut d'ailleurs signaler que ces derniers sont issus des circonscriptions Mossi, qui aujourd'hui prennent le pays Bissa en tenaille : Manga et Kombissiri à l'ouest, Boussouma, Zorgo, Boulsa au nord, Koupéla au nord-est, Tenkodogo au sud et au sud-est. Cette constatation laisse supposer que l'histoire du peuplement dans la région est étroitement liée à celle des royaumes Mossi qui l'entourent.

Il est en effet assez surprenant de relever le grand nombre de souches lignagères qui avouent une origine ethnique mossi. Elles se sont installées sur les marges (Lenga, Niaogo, Komtoega, Boussouma, Lergo...) ceinturant les vieux fonds de peuplement Bissa dont l'installation est postérieure à la conquête Mossi.

Ainsi, les dates de fondation de la majorité des villages de l'aire habitée actuelle remontent-elles à plusieurs siècles. Dans ces conditions, même si quelques itinéraires migratoires font état d'installations en vallées, on ne peut en tirer argument en faveur d'une occupation dense des zones inhabitées. Les traditions orales restent muettes sur le temps passé en ces lieux, les effectifs concernés, les causes des déplacements.

Cependant, nous pensons que les vallées ont été le siège de turbulences migratoires, à l'époque précoloniale, dues à l'installation de communautés de bannis ou de vaincus cherchant un refuge temporaire à la suite de conflits de chefferie ou des pillages Mossi ou Dagomba très fréquents. La crainte de nouveaux pillages, les conditions difficiles d'existence en vallée, ou la disparition des causes qui avaient motivé le départ, entraînaient le retour dans les villages d'origine.

La mise en place des royaumes Mossi, les conditions d'insécurité, ont certainement limité les possibilités d'expansion territoriale des Bissa et condamné la population à une évolution démographique *in situ*, à l'abri d'un front de peuplement qui, au moment où débute la conquête française, fait face aux vallées, dans une position fondamentalement peu différente de sa position actuelle.

II. — LA PHASE DE PEUPEMENT DES VALLÉES

Partout en Haute-Volta, les refus des contraintes coloniales (impôts, recrutement militaire, travail forcé en Côte d'Ivoire ou au Sénégal, culture collective du coton...) ont entraîné des déplacements de population vers des zones peu contrôlées par l'administration ou hors contrôle de celle-ci.

Dans le cas de la sous-préfecture de Garango, on assiste dès les premiers temps de la conquête à un éclatement du front de peuplement. Des villages de réfractaires se créent en avant de celui-ci sur les marges inhabitées.

Certains secteurs de vallées difficilement accessibles sont particulièrement attractifs pour les fugitifs :

- les deux rives de la Dougoula Moudi
- les confins du cercle de Ouagadougou en bordure de la Volta Blanche ;
- les secteurs de Bagré-Namenda et la zone Yériba de part et d'autre de la Volta Blanche au sud de la circonscription.

La fuite hors du territoire français, en Gold Coast, est la manifestation la plus radicale de ces mouvements échappatoires qui ne cessent qu'en 1946, date de la suppression du travail forcé.

En 1975, la plupart des villages créés au début du siècle sur la bordure nord de la circonscription n'existent plus. Au sud, le mouvement d'abandon a touché également des villages de fondation précoloniale. Au nord-ouest, deux quartiers fondés après 1900 se maintiennent, mais ils sont dans une situation sanitaire précaire, fortement atteints par l'onchocercose.

Par contre, il faut noter le développement de quelques groupements sur le front de peuplement lui-même. De même, le peuplement du secteur Yériba a également réussi grâce à une implantation en masse de ressortissants de Garango. (Plus de 5000 habitants recensés en 1952.)

III. — LES CAUSES DE L'ÉCHEC

De multiples causes peuvent être invoquées pour expliquer l'abandon des villages créés dans la sous-préfecture de Garango.

D'abord, la taille réduite et l'hétérogénéité sociale des groupements créés ne constituent pas un facteur de cohésion leur permettant de maîtriser les difficultés inhérentes au milieu des vallées.

Ensuite, ces groupements se sont installés entre les rivières et le front de peuplement en zone d'hyperendémie onchocerquienne. De ce fait, leurs habitants ont été soumis au travail de sappe de l'onchocercose limitant les possibilités de survie du groupe à travers un enchaînement de conséquences économiques, sociales et démographiques.

IV. — LA LIMITATION DES FORCES DE TRAVAIL

En zone d'hyperendémie, une des conséquences les plus graves de l'onchocercose est l'élimination, pour cause de cécité, d'une fraction importante des individus d'âge actif.

Deux exemples, l'un emprunté à ROLLAND et BALAY (1969) (Niarba), l'autre issu de nos propres enquêtes (Kargari), illustrent cette affirmation.

A Niarba, très vieux village isolé en zone d'hyperendémie, dont l'équilibre démographique a été détruit par le départ du gros de sa population dans les années 1920, tous les enfants ou presque (17 sur 18) sont onchocerquiens avant l'âge de 14 ans. Dans la classe de 15 à 29 ans, 1/3 des individus sont atteints de complications oculaires ; quatre personnes sont déjà aveugles. Dans la classe d'âge des plus de 30 ans, près de 50 % des sujets sont atteints de complications oculaires (17 sur 36). Huit cas de cécité d'origine onchocerquienne sont enregistrés, auxquels il faut encore ajouter trois cas de cécité d'origine différente.

Dans l'exemple de Kargari, quartier refuge fondé vers 1915, nous disposons des chiffres de cécité (toutes causes confondues) par groupe d'âges et par famille.

La cécité fait ici son apparition à partir de l'âge de 30 ans. Au sein du groupe d'âge des plus de 30 ans, la proportion d'aveugles est sensiblement la même que celle observée à Niarba (16 aveugles pour 45 personnes). Si l'on considère uniquement les individus d'âge actif (15 à 59 ans), on constate que les forces productrices se trouvent amputées du quart de leur effectif du fait de la seule cécité.

Presque toutes les familles, qui correspondent à des unités de production, comptent dans leur rang un ou plusieurs aveugles. Dans trois familles, le déséquilibre actifs/inactifs est très accentué. La plupart des exploitations doivent acheter du mil chaque année. Quelques cultures de saison sèche (maraîchage), réalisées par les plus valides, rendent cette opération possible. L'apport d'argent frais obtenu par la vente des récoltes peut ainsi prolonger la survie du quartier.

La seule comptabilité des cas de cécité totale montre que la ponction effectuée dans le groupe d'âge des actifs suffirait à mettre en péril les communautés situées en zone d'hyperendémie. Cependant la cécité n'est pas le seul facteur limitant les forces de travail :

— les individus non encore aveugles mais présentant des lésions oculaires graves sont handicapés dans leurs activités ;

— les onchocerquiens sont atteints de lésions de grattage occasionnées par l'invasion microfilarienne. Celles-ci peuvent s'infecter et être à la base de périodes d'inactivité temporaire des individus touchés ;

— les onchocerquiens résistent mal à certaines maladies à cause d'une baisse des défenses immunitaires. En particulier un sujet onchocerquien est plus sensible au risque d'évolution de la lèpre vers des formes aiguës (a).

ROLLAND et BALAY dans leur ouvrage attirent également l'attention sur un phénomène essentiel : les populations fortement onchocerquiennes sont affectées d'un mauvais état général prédisposant à un taux de mortalité supérieur à celui rencontré dans les communautés peu touchées par la maladie (b).

V. — L'EFFET DE L'ONCHOCERCOSE SUR LE SYSTÈME MATRIMONIAL

Dans les zones d'hyperendémie, la diminution du potentiel physique des individus grève sérieusement les possibilités de reproduction des groupes en perturbant le fonctionnement normal du système matrimonial. La proportion des célibataires de plus de 30 ans y est beaucoup plus élevée que dans les villages exempts d'endémie onchocerquienne. Ici encore nous nous reportons à l'exemple de Kargari.

Bien que l'échantillon soit faible (106 personnes recensées), les chiffres donnent à réfléchir et sont sans commune mesure avec ceux que l'on peut rencontrer dans les villages de l'intérieur où le célibat, au-delà de l'âge de 30 ans, est une exception. A Kargari, neuf célibataires, dont quatre aveugles, ont été recensés dans cette catégorie.

La relation célibat-onchocercose est donc patente. Cela tient à un faisceau de causes qui placent les jeunes gens en dernière position dans la compétition matrimoniale. Dans la région de Garango, une jeune fille ne se marie qu'après avoir mis à l'épreuve, quelquefois pendant plusieurs années, un ou plusieurs prétendants qu'elle choisit elle-même. Durant les fiançailles, le postulant au mariage doit organiser des séances collectives de culture en faveur de ses futurs beaux-parents et surtout de sa future belle-mère. Il doit aussi offrir divers cadeaux, voire de l'argent. Depuis quelques années, dans le secteur de Niaogo, un fiancé ne peut conserver l'estime de sa promise qu'en lui offrant une contribution mensuelle de l'ordre de 500 à 2 000 F CFA (10 à 40 FF). Le mariage conclu, la famille du mari doit encore payer une dot. Bref, il en coûte une fortune pour se marier. Après le mariage, le gendre reste redevable de prestations de travail sur les champs de ses beaux-parents.

Le gagnant de cette compétition matrimoniale est celui qui apparaît comme étant le plus fort et le plus généreux.

Il est évident que les jeunes gens précocément atteints par l'onchocercose — ou handicapés pour d'autres raisons — trouvent difficilement à se marier. A terme, ce sont les capacités de reproduction du groupe qui se trouvent ainsi menacées.

Les conséquences de l'onchocercose sont telles qu'elles suffisent à provoquer le déclin démographique et l'abandon de petits quartiers en zone d'hyperendémie, mais d'autres facteurs ont aussi joué un rôle.

Certains groupements ont été, plus que d'autres, victimes des fauves (secteur du Tcherbo et Lenga), d'autres de la trypanosomiase (bordure nord de la circonscription de Garango), d'autres de famines d'origine climatique ou provoquées par des invasions acridiennes ; d'autres se sont dépeuplés quand les motifs de l'installation avaient disparu ou quand de nouvelles contraintes ou exactions ont provoqué une fuite en avant et l'implantation de familles dans un nouveau site.

Parmi ces facteurs d'abandon, seule la trypanosomiase a eu pour conséquence un déguerpissement brutal, mais ordonné par l'administration et par conséquent non spontané... Et puis l'onchocer-

cose était présente. Selon une description de Richet (1938), elle avait déjà provoqué des ravages comparables à ceux que l'on observe de nos jours dans les villages les plus touchés : « ... Elles (les localisations de nodules ou kystes onchocerquiens) sont souvent multiples pour un même individu, surtout dans la région de Gargandé, Sountaya, Tapsé, où il n'est pas rare de trouver dix fibromes et même beaucoup plus chez un même sujet. Partout nous avons relevé chez les onchocerquiens de cette région des proportions notables de cas de troubles oculaires graves, d'amauroses, de lésions cutanées, d'éléphantiasis des organes génitaux mâles... » Il est donc tout à fait probable que les quartiers victimes de la trypanosomiase auraient de toutes façons disparu. Cette maladie n'aurait donné en définitive, pour la région concernée, qu'une impulsion finale imposée par l'administration pour des raisons de prophylaxie.

Ailleurs, les autres facteurs d'abandon déjà cités donnent aussi au processus une impulsion finale, mais cette fois au niveau des cellules de production. Nous savons en effet, qu'au terme de trente à quarante années de présence à proximité des gîtes à simulies, une unité familiale a perdu de nombreux actifs et qu'elle se trouve dans une situation économique précaire. Que survienne l'élimination de ses supports les plus sains et son équilibre vivrier est définitivement rompu. Cette élimination peut être provoquée par décès pour des causes autres que l'onchocercose ou par des départs (recrutements, migration en Côte d'Ivoire ou au Ghana...)

Les cellules de production les plus touchées par l'onchocercose se voient ainsi dans l'incapacité de se suffire à elles-mêmes, alors que les mêmes facteurs touchant les villages de l'interfluve plus sains n'y provoquent pas les mêmes effets.

Le repli vers les villages d'origine ou l'installation dans d'autres zones plus saines constituent à ce moment-là les seules solutions possibles.

*
* *

En conclusion, il faut opposer l'échec des petits quartiers installés en vallée au maintien et à la prospérité démographique des groupements qui ont été fondés ou se sont développés sur le front de peuplement déjà existant en 1900.

Dans le même ordre d'idées, il faut rappeler la réussite du peuplement de la zone Yériba (au sud de la circonscription de Garango). Il faut enfin rapprocher ces deux faits de la présence d'une forte concentration de population très anciennement accrochée aux berges de la Volta Blanche (Niaogo-Béguedo).

Ces différents constats prouvent que les conséquences de l'onchocercose sont supportables collectivement là où sa transmissibilité se dilue à l'intérieur d'un stock humain important. Ainsi les fronts de peuplement face aux rivières ne sont rien d'autre que la matérialisation d'un compromis complexe entre l'importance numérique des populations qui les composent et le potentiel de transmissibilité de l'onchocercose (c).

La force du couple « contraintes historiques-onchocercose » constitue l'élément dominant dans l'ajustement du peuplement des vallées vis-à-vis de celui des interfluves. Elles expliquent pour une grande part les fortes densités de l'aire habitée du nord du pays Bissa. A l'époque coloniale, elles ont provoqué une tentative de peuplement qui a largement échoué.

Dans ce contexte, la colonisation actuelle, purement agricole et spontanée des marges de la circonscription n'est pas le fait du hasard. Les contraintes qui se font jour sont cette fois inhérentes à l'enchaînement fatal : pression démographique, sols épuisés, baisse des rendements, difficultés vivrières ; la santé des personnes n'est pas en l'occurrence la conséquence d'une infestation. Malgré tout, les « champs de village » sont abandonnés au profit de « champs de brousse » — généralement sur l'aire antérieurement colonisée puis désertée — à 15-20 km et quelquefois plus, des lieux de résidence, sans pour autant que les difficultés de gardiennage des cultures, de transport de récoltes et d'accès en hivernage, n'entraînent le déplacement de l'habitat : aucun quartier permanent n'avait été créé en ces lieux en 1975. Ce refus total n'est pas seulement lié à des impératifs de vie sociale plus facile au village, il est aussi l'expression d'une crainte bien vivace et malheureusement fondée : celle de l'onchocercose. Il est naturellement possible que cela change en fonction du contrôle de l'onchocercose et de l'exemple des colonats encadrés installés depuis dans les vallées.

*
* *

NOTES

- (a) — Informations communiquées par A. Prost.
- (b) — Des enquêtes récentes démographiques et médicales ont confirmé la surmortalité en zone onchocerquienne.
- (c) — Des recherches postérieures à celles dont il est fait mention ici ont établi l'existence et donné une valeur quantitative à un seuil de densité au-delà duquel le maintien des populations est possible — en fonction du potentiel de transmissibilité — (Hervouet, Prost).

*
* *

BIBLIOGRAPHIE

1. LAHUEC, J.-P. — *Le peuplement et l'abandon de la vallée de la Volta Blanche en pays Bissa. (Sous-préfecture de Garango)*. Paris, ORSTOM, 1979, pp. 9-103, 25 cartes. (Travaux et Documents de l'ORSTOM, n° 103).
2. RICHET, P. — *L'onchocercose africaine ou volvulose (travail réalisé dans le Cercle de Tenkodogo entre 1936 et 1938)*. Bobo-Dioulasso, OCCGE, 1939, 54 p. (Rapport ronéo.)
3. RÉMY, G. — Les mouvements de population sur la rive gauche de la Volta Rouge (région de Nobéré). *Cahiers ORSTOM, série Sciences humaines*, 5 (2), 1968, p. 45-66.
4. ROLLAND, A. ; BALAY, G. — *L'onchocercose dans le foyer Bissa*. Bobo-Dioulasso, OCCGE, Centre Muraz ; ministère de la Santé publique et des Affaires sociales de Haute-Volta, Bobo-Dioulasso, 1969, 85 p. plus cartes (n° 111/ONCHO.)

Lahuec Jean-Paul (1983)

Contraintes historiques et onchocercose : une explication des faits de peuplement dans la sous-préfecture de Garango, Nord pays Bissa, Haute Volta

In : De l'épidémiologie à la géographie humaine. Paris : ACCT ; CNRS, (48), 253-258. (Travaux et Documents de Géographie Tropicale ; 48)

Tropiques et Santé : Table Ronde, Bordeaux (FR), 1982/10/04-06

ISBN 2-222-03337-3